







LETTRE 75250

D'UNE

PÉRUVIENNE.

Par M.<sup>ME</sup> DE GRAFFIGNI.



NOTA  
BUREAU DE BARCELONA











---

## AVIS AUX ÉTRANGERS.

**O**N sait combien il est essentiel à l'agrément d'une langue que l'on veut parler, de la savoir bien prononcer ; ainsi, sans chercher à exciter là-dessus l'attention de ceux qui étudient l'Italien, je crois qu'il suffit de leur fournir des moyens sûrs et aisés pour y réussir.

La prononciation peut se diviser en trois parties ; savoir, celle des lettres, celle des syllabes, et celle des mots : cette dernière partie consiste dans la mesure ou la prosodie. Je suppose qu'on sait déjà les deux premières, comme faciles à acquérir ; ainsi je passe à la troisième, qui est la moins aisée, et en même temps la plus intéressante, puisque c'est d'elle que dépendent la cadence et l'harmonie, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus flatteur et de plus touchant dans le langage. Je n'entrerai cependant dans

































































## LETTRE TROISIEME.

C'EST toi , chere lumière de mes jours , c'est toi qui me rappelles à la vie : voudrais-je la conserver , si je n'étois assurée que la mort auroit moissonné d'un seul coup tes jours et les miens ? Je touchois au moment où l'étincelle du feu divin dont le Soleil anime notre être , alloit s'éteindre : la nature laborieuse se préparoit déjà à donner une autre forme à la portion de matiere qui lui appartient en moi ; je mourais ; tu perdois pour jamais la moitié de toi-même , lorsque mon amour m'a rendu la vie ; et je t'en fais le sacrifice. Mais comment pourrai-je t'instruire des choses surprenantes qui me sont arrivées ? Comment me rappeler des idées déjà confuses au moment où je les ai reçues , et que le temps qui s'est écoulé depuis , rend encore moins intelligibles ?

A peine , mon cher Aza , avois-je confié à notre fidele *Chaqui* le dernier tissu de mes pensées , que j'entendis un grand mouvement dans notre habitation : vers le milieu de la nuit , deux de mes ravis-seurs vinrent m'enlever de ma sombre re-

















## 46 Lettres d'une Péruvienne.

tion ; et , à la différence de leurs manières et de leur caractère apparent , on devine sans peine que *Pachacamac* leur a distribué , dans une grande disproportion , les élémens dont il a formé les humains. L'air grave et farouche des premiers fait voir qu'ils sont composés de la matière des plus durs métaux ; ceux-ci semblent s'être échappés des mains du Créateur , au moment où il n'avoit encore rassemblé , pour leur formation , que l'air et le feu. Les yeux fiers , la mine sombre et tranquille de ceux-là , montroient assez qu'ils étoient cruels de sang-froid ; l'inhumanité de leurs actions ne l'a que trop prouvé : le visage riant de ceux-ci , la douceur de leurs regards , un certain empressement répandu sur leurs actions , et qui paroît être de la bienveillance , prévient en leur faveur ; mais je remarque dès contradictions dans leur conduite , qui suspendent mon jugement.

Deux de ces Sauvages ne quittent presque pas le chevet de mon lit : l'un , que j'ai jugé être le *Cacique* <sup>1</sup> à son air de grandeur , me rend , je crois , à sa façon , beaucoup de respect ; l'autre me donne une partie des secours qu'exige ma maladie ; mais sa bonté est dure , ses secours

---

<sup>1</sup>*Cacique*, est une espèce de Gouverneur de Province.

















## 54 Lettres d'une Péruvienne.

funestes sont entrées dans mon ame avec cette affreuse connoissance ? Je suis certaine que l'on m'éloigne de toi , je ne respire plus le même air , je n'habite plus le même élément : tu ignoreras toujours où je suis , si je t'aime , si j'existe ; la destruction de mon être ne paroîtra pas même un événement assez considérable pour être porté jusqu'à toi. Cher arbitre de mes jours , de quel prix te peut être désormais ma vie infortunée ? Souffre que je rende à la Divinité un bienfait insupportable dont je ne veux plus jouir ; je ne te verrai plus , je ne veux plus vivre.

Je perds ce que j'aime : l'Univers est anéanti pour moi ; il n'est plus qu'un vaste désert que je remplis des cris de mon amour : entends-les , cher objet de ma tendresse , sois-en touché ; permets que je meure.....

Quelle erreur me séduit ! Non , mon cher Aza , non , ce n'est pas toi qui m'ordonnes de vivre ; c'est la timide nature qui , en frémissant d'horreur , emprunte ta voix plus puissante que la sienne , pour retarder une fin toujours redoutable pour elle ; mais c'en est fait , le moyen le plus prompt me délivrera de ses regrets.....

Que la mer abyme à jamais dans ses flots ma tendresse malheureuse , ma vie et mon désespoir.

















## 62 Lettres d'une Péruvienne.

criminelle. Je vais rentrer sous ton empire : je touche au moment de te voir : je cours à mon bonheur.

Au milieu des transports de ma joie, la reconnoissance me prépare un plaisir délicieux. Tu combleras d'honneur et de richesses le *Cacique* <sup>1</sup> bienfaisant qui nous rendra l'un à l'autre : il portera dans sa Province le souvenir de Zilia ; la récompense de sa vertu le rendra plus vertueux encore, et son bonheur fera ta gloire.

Rien ne peut se comparer, mon cher Aza, aux bontés qu'il a pour moi : loin de me traiter en esclave, il semble être le mien. J'éprouve à présent autant de complaisance de sa part, que j'en éprouvois de contradictions durant ma maladie. Occupé de moi, de mes inquiétudes, de mes amusemens, il paroît n'avoir plus d'autres soins. Je les reçois avec un peu moins d'embarras, depuis qu'éclairée par l'habitude et par la réflexion, je vois que j'étois dans l'erreur sur l'idolâtrie dont je le soupçonnois.

Ce n'est pas qu'il ne répète souvent à peu près les mêmes démonstrations que je prenois pour un culte ; mais le ton, l'air et la forme qu'il y emploie, me per-

---

<sup>1</sup> Les *Caciques* étoient des Gouverneurs de Provinces tributaires des Incas.









## 66      Lettres d'une Péruvienne.

est-il moins grand ? Suis-je moins mortifiée de ne trouver dans mon esprit que des erreurs ou des ignorances ? Je le vois avec douleur , mon cher Aza : les moins habiles de cette contrée sont plus savans que tous nos *Amautas*.

Déterville m'a donné une *China* <sup>1</sup> jeune et fort vive ; c'est une grande douceur pour moi que celle de revoir des femmes et d'en être servie : plusieurs autres s'empres sent à me rendre des soins ; et j'aimerois autant qu'elles ne le fissent pas : leur présence réveille mes craintes. A la façon dont elles me regardent , je vois bien qu'elles n'ont point été à *Cusco* <sup>2</sup>. Cependant je ne puis encore juger de rien : mon esprit flotte toujours dans une mer d'incertitudes ; mon cœur seul inébranlable ne désire , n'espere et n'attend qu'un bonheur sans lequel tout ne peut être que peines.

---

<sup>1</sup> Servante ou femme de chambre.

<sup>2</sup> Capitale du Pérou.















garda long-temps sans parler : sa rêverie étoit si profonde , qu'il se détourna pour laisser sortir la *China* , et se remit à sa place sans s'en appercevoir ; les yeux attachés sur moi , il parcouroit toute ma personne avec une attention sérieuse dont j'étois embarrassée , sans en savoir la raison.

Cependant , afin de lui marquer ma reconnaissance pour ses nouveaux bienfaits , je lui tendis la main ; et ne pouvant exprimer mes sentimens , je crus ne pouvoir lui rien dire de plus agréable que quelques-uns des mots qu'il se plaît à me faire répéter ; je tâchai même d'y mettre le ton qu'il y donne.

Je ne sais quel effet ils firent , dans ce moment-là , sur lui ; mais ses yeux s'animerent , son visage s'enflamma , il vint à moi d'un air agité : il parut vouloir me prendre dans ses bras ; puis , s'arrêtant tout-à-coup , il me serra fortement la main , en prononçant d'une voix émue : Non... le respect... sa vertu... et plusieurs autres mots que je n'entends pas mieux ; et puis il courut se jeter sur son siège , à l'autre côté de la chambre , où il demeura , la tête appuyée dans ses mains , avec tous les signes d'une profonde douleur.

Je fus alarmée de son état , ne doutant



















































## 96 Lettres d'une Péruvienne.

si elle étoit juste , que je plaindrois cette Nation ! la nôtre plus favorisée de la nature , chérit le bien par ses propres attraits ; il ne nous faut que des modèles de vertu pour devenir vertueux , comme il ne faut que t'aimer pour devenir aimable.

---

### LETTRE DIX-SEPTIEME.

**J**E ne sais plus que penser du génie de cette Nation , mon cher Aza. Il parcourt les extrêmes avec tant de rapidité , qu'il faudroit être plus habile que je ne le suis , pour asseoir un jugement sur son caractère.

On m'a fait voir un spectacle totalement opposé au premier. Celui-là , cruel , effrayant , révolte la raison et humilie l'humanité : celui-ci , amusant , agréable , imite la nature et fait honneur au bon sens ; il est composé d'un bien plus grand nombre d'hommes que le premier. On y représente aussi quelques actions de la vie humaine ; mais , soit que l'on exprime la peine ou le plaisir , la joie ou la tristesse , c'est toujours par des chants et des danses.

Il faut , mon cher Aza , que l'intelligence des sons soit universelle ; car il ne m'a  
pa













Depuis un espace de temps que l'on nomme *six mois*, il est allé faire la guerre pour les intérêts de son souverain. Lorsqu'il partit, j'ignorois encore l'usage de sa langue ; cependant, à la vive douleur qu'il fit paroître en se séparant de sa sœur et de moi, je compris que nous le perdions pour long-temps.

J'en versai bien des larmes ; mille craintes remplirent mon cœur, que les bontés de Céline ne purent effacer. Je perdois en lui la plus solide espérance de te revoir. A qui pourrois-je avoir recours, s'il m'arrivoit de nouveaux malheurs ? Je n'étois entendue de personne.

Je ne tardai pas à ressentir les effets de cette absence. *Madame*, dont je n'avois que trop deviné le dédain, et qui ne m'avoit tant retenue dans sa chambre, que par je ne sais quelle vanité qu'elle tiroit, dit-on, de ma naissance et du pouvoir qu'elle a sur moi, me fit enfermer avec Céline dans une maison de Vierges, où nous sommes encore.

Cette retraite ne me déplairoit pas, si, au moment où je suis en état de tout entendre, elle ne me privoit des instrutions dont j'ai besoin sur le dessein que je forme d'aller te rejoindre. Les Vierges qui l'habitent sont d'une ignorance si profonde, qu'elles ne peuvent satisfaire à mes moindres curiosités.











































































## 136 Lettres d'une Péruvienné.

où nous nous arrêtons. J'ai voulu savoir si c'étoit par obligation , ou par simple libéralité. J'ai appris qu'en France , non-seulement on fait payer la nourriture aux voyageurs , mais encore le repos <sup>1</sup>. Hélas ! je n'ai pas la moindre partie de ce qui seroit nécessaire pour contenter l'avidité de ce Peuple intéressé ; il faudroit le recevoir des mains de Déterville. Mais pourrois je me résoudre à contracter volontairement un genre d'obligation , dont la honte va presque jusqu'à l'ignominie ? Je ne le puis , mon cher Aza ; cette raison seule m'auroit déterminée à demeurer ici ; le plaisir de te voir plus promptement n'a fait que confirmer ma résolution.

Déterville a écrit devant moi au Ministre d'Espagne. Il le presse de te faire partir , avec une générosité qui me pénètre de reconnoissance et d'admiration.

Quels doux momens j'ai passés , pendant que Déterville écrivoit ! Quel plaisir d'être occupée des arrangemens de ton voyage , de voir les apprêts de mon bonheur , de n'en plus douter !

Si d'abord il m'en a coûté pour renoncer au dessein que j'avois de te prévenir ,

---

<sup>1</sup> Les *Incas* avoient établi sur le chemin de grandes maisons , où l'on recevoit les Voyageurs sans aucuns frais.







## 140. Lettres d'une Péruvienne.

m'humilier plus que je ne le suis ? Je vous dois la vie et tout ce que j'ai ; c'est plus qu'il n'en faut pour ne point oublier mes malheurs. Je sais que , selon vos Lois , quand les bienfaits ne sont d'aucune utilité à ceux qui les reçoivent , la honte en est effacée. Attendez donc que je n'en aie plus aucun besoin , pour exercer votre générosité. Ce n'est pas sans répugnance , ajoutai-je d'un ton plus modéré , que je me conforme à des sentimens si peu naturels. Nos usages sont plus humains ; celui qui reçoit s'honore <sup>1</sup> autant que celui qui donne : vous m'avez appris à penser autrement ; n'étoit-ce donc que pour me faire des outrages ?

Cette aimable amie , plus touchée de mes larmes , qu'irritée de mes reproches , m'a répondu d'un ton d'amitié : Nous sommes bien éloignés , mon frere et moi ,

---

<sup>1</sup> Il y a en effet , pour un cœur généreux , autant , et peut-être plus de mérite à recevoir qu'à donner , parce que l'action de donner flatte naturellement l'amour-propre , au lieu que celle de recevoir mortifie. C'est donc un effort pénible qu'un cœur généreux se fait à lui-même , et une espece de victoire qu'il remporte sur sa vanité , que de consentir à recevoir. Voilà sans doute quel est le sens de l'Auteur , quand il dit que chez les Péruviens celui qui reçoit ne s'honore pas moins que celui qui donne.



notre ancienne splendeur ; je n'y comptois plus ; je n'y pensois même pas : j'en suis environnée , je les vois , je les touche , et j'en crois à peine mes yeux et mes mains.

Au moment où je t'écrivois , je vis entrer Céline , suivie de quatre hommes accablés sous le poids de gros coffres , qu'ils portoient ; ils les posèrent à terre , et se retirèrent. Je pensai que ce pouvoit être de nouveaux dons de Détéville. Je murmurois déjà en secret , lorsque Céline me dit , en me présentant les clefs : Ouvrez , Zilia , ouvrez sans vous effaroucher ; c'est de la part d'Aza. Je la crus. A ton nom , est-il rien qui puisse arrêter mon empressement ? J'ouvris avec précipitation , et ma surprise confirma mon erreur , en reconnoissant tout ce qui s'offrit à ma vue pour des ornemens du Temple du Soleil.

Un sentiment confus , mêlé de tristesse et de joie , de plaisir et de regret , remplit tout mon cœur. Je me prosternai devant ces restes sacrés de notre culte et de nos autels ; je les couvrois de respectueux baisers , je les arrosois de mes larmes ; je ne pouvois m'en arracher : j'avois oublié jusqu'à la présence de Céline ; elle me tira de mon ivresse , en me donnant une lettre qu'elle me pria de lire.

































A l'égard de l'abondance des paroles, tu entendras, un jour, mon cher Aza, que l'exagération, aussi-tôt désavouée que prononcée, est le fonds inépuisable de la conversation des François. Ils manquent rarement d'ajouter un compliment superflu à celui qui l'étoit déjà, dans l'intention de persuader qu'ils n'en font point. C'est avec des flatteries outrées qu'ils protestent de la sincérité des louanges qu'ils prodiguent, et ils appuient leurs protestations d'amour et d'amitié de tant de termes inutiles, que l'on n'y reconnoît point le sentiment.

O mon cher Aza ! que mon peu d'empressément à parler, que la simplicité de mes expressions, doivent leur paroître insipides ! je ne crois pas que mon esprit leur inspire plus d'estime. Pour mériter quelque réputation à cet égard, il faut avoir fait preuve d'une grande sagacité à saisir les différentes significations des mots et à déplacer leurs usages. Il faut exercer l'attention de ceux qui écoutent par la subtilité des pensées souvent impénétrables, ou bien en dérober l'obscurité sous l'abondance des expressions frivoles. J'ai lu, dans un de leurs meilleurs livres, *l'esprit du beau monde consiste à dire agréablement des riens, à ne se pas permettre le moindre propos sensé, si*



regne sur son visage. Il est aisé de deviner que ce n'est pas sans violence, qu'il subit la loi qu'il s'est imposée. Je devrois peut-être lui en tenir compte ; mais j'ai tant de questions à lui faire sur les intérêts de mon cœur, que je ne puis lui pardonner son affectation à me fuir.

Je voudrois l'interroger sur la lettre qu'il a écrite en Espagne, et savoir si elle peut être arrivée à présent ; je voudrois avoir une idée juste du temps de ton départ, de celui que tu emploieras à faire ton voyage, afin de fixer celui de mon bonheur. Une espérance fondée est un bien réel ; mais, mon cher Aza, elle est bien plus chère, quand on en voit le terme.

Aucun des plaisirs qui occupent la compagnie, ne m'affecte ; ils sont trop bruyans pour mon ame : je ne jouis plus de l'entretien de Céline ; toute occupée de son nouvel époux, à peine puis-je trouver quelques momens pour lui rendre des devoirs d'amitié. Le reste de la compagnie ne m'est agréable qu'autant que je puis en tirer des lumières sur les différens objets de ma curiosité, et je n'en trouve pas toujours l'occasion. Ainsi, souvent seule au milieu du monde, je n'ai d'amusemens que mes pensées ; elles sont toutes à toi, cher ami de mon cœur ; tu seras





























dehors d'un respect purement imaginaire , toujours suivi de la plus mordante satire.

Je m'étois bien apperçue , en entrant dans le monde , que la censure habituelle de la Nation tomboit principalement sur les femmes , et que les hommes , entre eux , ne se méprisoient qu'avec ménagement ; j'en cherchois la cause dans leurs bonnes qualités , lorsqu'un accident me l'a fait découvrir parmi leurs défauts.

Dans toutes les maisons où nous sommes entrées depuis deux jours , on a raconté la mort d'un jeune homme tué par un de ses amis , et l'on approuvoit cette action barbare , par la seule raison que le mort avoit parlé au désavantage du vivant ; cette nouvelle extravagance me parut d'un caractère assez sérieux pour être approfondie. Je m'informai , et j'appris , mon cher Aza , qu'un homme est obligé d'exposer sa vie pour la ravir à un autre , s'il apprend que cet autre a tenu quelques discours contre lui ; ou à se bannir de la société , s'il refuse de prendre une vengeance si cruelle. Il n'en fallut pas davantage pour m'ouvrir les yeux sur ce que je cherchois. Il est clair que les hommes , naturellement lâches , sans honte et sans remords , ne craignent que les punitions corporelles , et que si





On leur donne des idées fausses de ce qui se présente à leur sens, et l'on rit inhumainement de leurs erreurs : on augmente leur sensibilité et leur faiblesse naturelle, par une puérile compassion pour les petits accidens qui leur arrivent ; on oublie qu'ils doivent être des hommes.

Je ne sais quelles sont les suites de l'éducation qu'un père donna à son fils ; je ne m'en suis pas informée. Mais je sais que, du moment que les filles commencent à être capables de recevoir des instructions, on les envoie dans une Maison Religieuse pour leur apprendre à vivre dans le monde ; que l'on confie le soin d'éclairer leur esprit à des personnes auxquelles on feroit peut-être un crime d'en avoir, et qui sont incapables de leur former le cœur, qu'elles ne connoissent pas.

Les principes de la Religion si propres à servir de germe à toutes les vertus, ne sont appris que superficiellement et par mémoire. Les devoirs à l'égard de la Divinité, ne sont pas inspirés avec plus de méthode. Ils consistent dans de petites cérémonies d'un culte extérieur, exigées avec tant de sévérité, pratiquées avec tant d'ennui, que c'est le premier joug dont on se défait en entrant dans le monde ; et, si l'on en conserve encore











































































208 Lettres d'une Péruvienne.

les idées agréables que j'ai reçues à la première vue ; je n'y retrouve que l'image de votre aimable sœur.

Si le souvenir d'Aza se présente à mon esprit, c'est sous le même aspect où je le voyois alors. Je crois y attendre son arrivée. Je me prête à cette illusion autant qu'elle m'est agréable ; si elle me quitte, je prends des livres, je lis d'abord avec effort ; insensiblement de nouvelles idées enveloppent l'affreuse vérité renfermée au fond de mon cœur, et donnent à la fin quelque relâche à ma tristesse.

L'avouerais-je ? les douceurs de la liberté se présentent quelquefois à mon imagination, je les écoute ; environnée d'objets agréables, leur propriété a des charmes que je m'efforce de goûter : de bonne foi avec moi-même, je compte peu sur ma raison. Je me prête à mes foiblesses ; je ne combats celles de mon cœur qu'en cédant à celles de mon esprit. Les maladies de l'ame ne souffrent pas les remèdes violens.

Peut-être la fastueuse décence de votre Nation ne permet-elle pas à mon âge l'indépendance et la solitude où je vis ; du moins, toutes les fois que Céline me vient voir, veut-elle me le persuader ; mais elle ne m'a pas encore donné d'assez fortes raisons pour m'en convaincre : la









